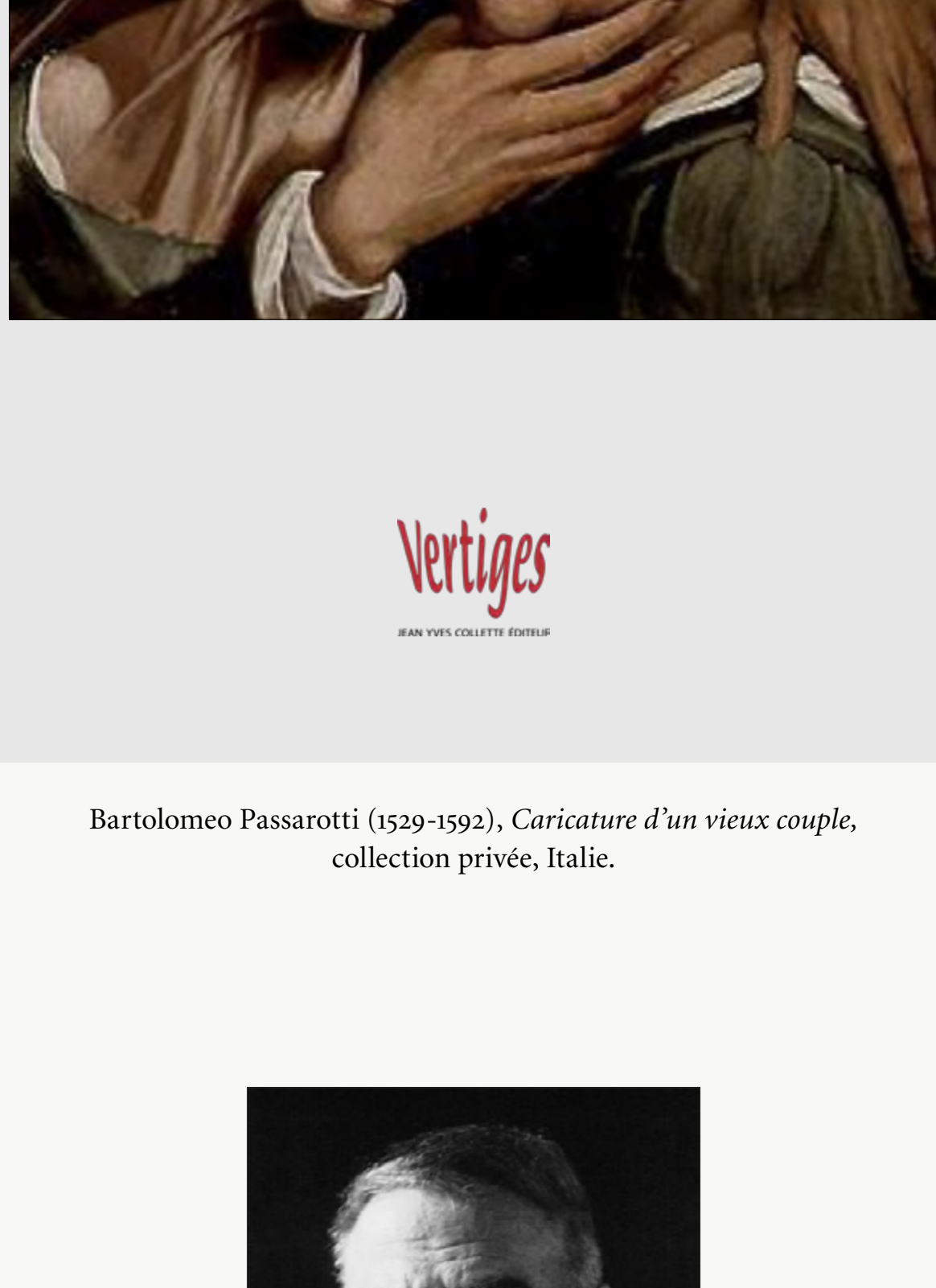


Tristan Bernard

La Faim

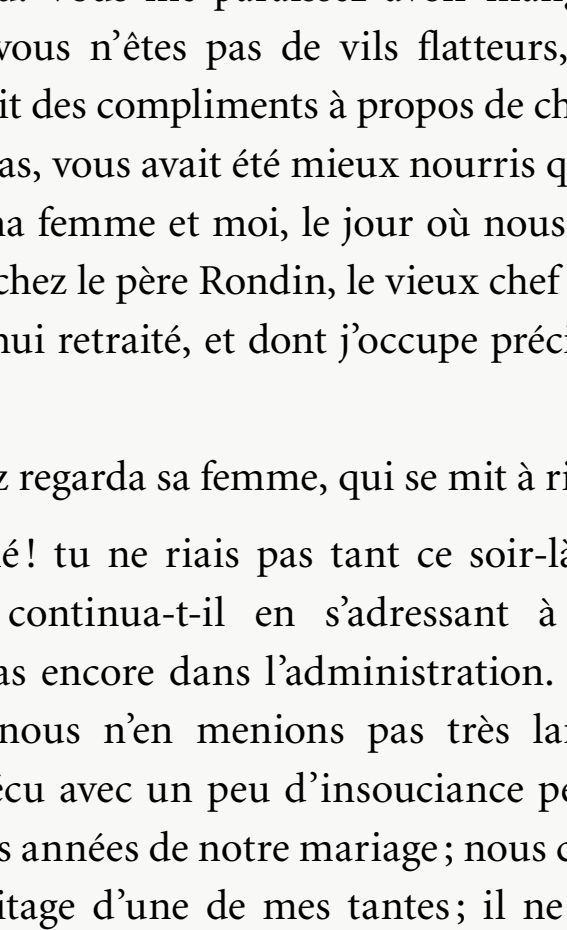
nouvelle



Vertiges

MAISON DE LA LETTRE ÉDITEUR

Bartolomeo Passarotti (1529-1592), *Caricature d'un vieux couple*, collection privée, Italie.



Tristan Bernard (1866-1947).

— JE CROIS QUE JE VOUS AI FAIT faire un bon

dîner, nous dit notre amphitryon, notre aimable ami

Letiennez, qui fêtait ce jour-là sa nomination de chef

de bureau. Vous me paraissez avoir mangé à votre

gout, si vous n'êtes pas de vils flatteurs, car vous

m'avez fait des compliments à propos de chaque plat.

En tout cas, vous avait été mieux nourris que nous le

fûmes, ma femme et moi, le jour où nous passâmes

la soirée chez le père Rondin, le vieux chef de bureau

aujourd'hui retraité, et dont j'occupe précisément la

place.

Letiennez regarda sa femme, qui se mit à rire.

— Hé, hé ! tu ne riais pas tant ce soir-là ! À cette

époque, continua-t-il en s'adressant à nous, je

n'étais pas encore dans l'administration. Georgette

et moi, nous n'en menions pas très large ; nous

avons vécu avec un peu d'insouciance pendant les

premières années de notre mariage ; nous comptions

sur l'héritage d'une de mes tantes ; il ne fut pas à

beaucoup près aussi considérable que nous l'avions

espéré... il fallut se mettre à être sérieux.

Un des bons amis de ma famille me donna une lettre

de recommandation pour le dénommé Rondin.

On préparait à cette époque l'exposition de 1900, et

Rondin était chargé de recruter du personnel, celui

des ministères ne suffisant pas.

... Je m'y étais pris un peu tard : il ne restait plus qu'une

place à donner. C'était un emploi dans un bureau de

renseignements ; on demandait un garçon bien élevé

et de bonne tenue. L'ami qui me recommandait fut

assez bon pour assurer que je réalisais ces conditions.

Il ne me restait qu'à obtenir l'agrément de Rondin.

Il se trouvait malheureusement, mais j'ignorais ce

détail, que l'on avait recommandé à Rondin un autre

candidat. La personne qui l'avait appuyé n'était pas,

comme mon ami à moi, un vieux camarade de Rondin.

Aussi celui-ci tenait-il à l'obliger, tandis qu'avec mon

ami il n'avait pas à se gêner... C'est la vie...

J'allai voir Rondin à son ministère. À ce moment il

n'avait sans doute pas encore reçu la lettre qui lui

recommandait mon concurrent, car il me reçut très

aimablement, me parla de ma famille, me demanda

si j'étais marié et m'invita à venir chez lui avec ma

femme un soir de la semaine suivante.

— Madame Rondin et moi, me dit-il, nous sommes

de vieilles gens et nous nous couchons de bonne

heure. Ne venez donc pas plus tard que sept heures...
sept heures et demie.

Sept heures... sept heures et demie, n'est-ce pas ?

C'était évidemment une invitation à dîner. Ma femme

et moi nous n'en doutâmes pas un instant. Nous ne

savions pas que Rondin avait été fonctionnaire en

province pendant de longues années et qu'il avait

gardé à Paris les habitudes de sa petite ville. La

vérité, l'horrible vérité, c'est qu'il dînait à six heures

et demie... mais cela, nous ne l'apprîmes qu'un peu

plus tard, et d'une façon tout incidente. Pour faire

honneur au dîner de monsieur et madame Rondin,

ma pauvre femme s'était privée de goûter. Nous

étions installés dans le salon depuis une bonne demi-

heure et suivions tant bien que mal une conversation

languissante avec ces deux vieillards, qui ne nous

paraissaient avoir aucun appétit : nous ignorions,

pauvres de nous, qu'ils sortaient de table !... Nous

nous attendions d'un instant à l'autre à voir s'ouvrir

la porte du salon pour annoncer le dîner. J'avais des

visions de potage velouté, de truite rose, d'un large

filet jardinière et de ces dindonneaux si plantureux

que les morceaux de blanc sont aussi charnus que de

belles tranches de veau.

Le père Rondin me parlait des nouvelles du jour, de la

dernière séance de la Chambre, d'un nouveau projet

de loi.

Je lui répondais absolument ce qu'il voulait au jugé

du moins, car je n'entendais pas ses paroles. Ces

dames, elles, parlaient, je crois, domestiques. De

temps en temps je jetais un coup d'œil désespéré sur

ma pauvre Georgette, toute pâle de faim.

C'est à ce moment que madame Rondin, dans la

conversation, nous apprit qu'elle avait donné congé à

sa cuisinière pour lui permettre d'aller à l'Ambigu...

Nous ne comprîmes pas tout de suite ce que cela

voulait dire... Peut-être avait-elle fait faire son dîner

par une autre personne?... C'était absolument

invraisemblable, mais je préférais envisager les

hypothèses les plus absurdes, plutôt que de me trouver

nez à nez avec l'atroce vérité. La cruelle vieille dame

ajouta l'instant d'après :

— Elle ne se tenait pas d'impatience, cette Émilie ;
elle nous a fait dîner en dix minutes.

Il me fut impossible de regarder Georgette, mais je

devinais la détresse douloureuse qu'elle devait porter

dans ses yeux. C'est à cette minute que Rondin se leva

de son fauteuil et dit à ma malheureuse femme :

— Je crois savoir, madame, que vous avez une voix

raffinée. Vous nous donnerez certainement le plaisir

de l'entendre.

Georgette se défendit faiblement...

— Je suis bien, dit Rondin, pas beaucoup de

cantatrices n'aiment dis chanter après dîner ; mais, si

la voix est un peu moins belle, nous saurons faire la

part des choses. Je suis d'ailleurs persuadé que ce sera

très bien.

Nous passâmes, Georgette et moi, derrière le piano.

Là, il nous fut possible de tenir un petit conciliabule.

— J'ai envie de tout dire, me souffla Georgette

désespérée, je n'en peux plus...

Je la conjurai de se taire. On ne savait comment

un pareil aveu pouvait tourner. Nous ne pouvions

risquer de désobliger ces deux vieillards, puisque

nous attendions de Rondin cette nomination, qui

avait pour notre vie une importance capitale.

— Alors, dit Georgette, va me chercher quelque

chose à manger, n'importe quoi... Dis que tu vas dans

l'antichambre prendre un morceau de musique dans

la poche de ton pardessus.

— Mais où veux-tu que j'aille chercher de quoi

manger?... Il n'y a pas de restaurant ouvert à cette

heure dans ce quartier désert.

— Tâche de trouver la cuisine ; il n'y a personne,

puisque la bonne est au théâtre. Rappelle-moi un

bout de pain, un reste de viande... je mangerais du

bois... Mais je ne peux plus attendre, dépêche-toi !...

Toutes ces répliques, vous pensez bien, furent

plus sommaires. J'eus beaucoup de peine de me

débarrasser de madame Rondin qui voulait à toute

force me suivre dans l'antichambre. Je la suppliai

de ne pas bouger, de rester au coin de son feu : je

trouverais bien le porte-manteau tout seul.

Une fois dans l'antichambre, à la lueur d'un faible

bec de gaz, j'ouvris une porte au hasard et j'aperçus

une espèce de lingerie... Ce n'était pas la bonne

route... Enfin un bon couloir me conduisit jusqu'à

la cuisine... J'avais des allumettes sur moi, j'ouvris

la porte du garde-manger et je n'y trouvais sur

une assiette qu'un tas composité de vieux légumes

écœurants et d'ailleurs intransposables. Il y avait

encore une bouteille d'huile entamée et un morceau

de pain si dur, que je pus m'en servir pour forcer la

porte d'un placard. Mais, là non plus, je ne vis rien de

comestible, et ne découvris qu'un balai mécanique,

des chiffons de drap pour les meubles, une brique

anglaise pour les couteaux et plusieurs boîtes vides,

qui avaient contenu des sardines, des petits pois de

conserve ou du tripoli.

Évidemment la mère Rondin était une maîtresse de

maison modèle qui ne laissait rien traîner...

Je rapportai à la pauvre Georgette le morceau de pain,

qui datait d'au moins une semaine : c'était surtout

pour lui montrer que j'étais allé jusqu'à la cuisine,

car elle semblait douter de mon courage.

Je la retrouvai dans un état d'exaspération effroyable.

Elle voulait à toute force faire un esclandre. Je la

suppliai de se modérer encore, de songer à cette place

qu'il fallait absolument obtenir...

(Nous parlions à voix basse en feignant de chercher

des partitions dans le casier à musique.)

— Mais l'auras-tu seulement cette place ? Ils ne t'en

parlent même pas. Demande-leur au moins s'ils sont

disposés à te la donner...

...Le vieux chef de bureau et sa femme terminaient

béatement et hideusement leur digestion. Ils avaient

prié Georgette de chanter, mais ils n'étaient pas

pressés de l'entendre ; s'ils l'avaient dirigée sur le

piano, c'était sans doute pour se débarrasser de nous

et s'épargner des efforts de conversation.

Je m'approchai d'eux et, moins timide qu'à

l'ordinaire, car la faim me donnait un peu de fièvre,

je demandai au père Rondin si je pouvais compter

sur la place en question.

Il regarda sa femme et parut gêné...

— Je regrette beaucoup... Évidemment, vous avez

toutes les qualités désirables pour ces fonctions... pour

un bureau de renseignements. Vous êtes bien élevé,

d'un caractère doux et patient... ce qui est excellent

pour un employé qui doit se trouver en contact avec le

public... Mais, malheureusement, la place est donnée

depuis ce matin...

Je ne répondis rien, je me retournai du côté de

Georgette. Elle s'était levée, les yeux flamboyants...

Elle avait entendu ce qu'avait dit le vieux Rondin...

Alors elle a commencé à te les agraffer, à te les traiter

comme les derniers des derniers, comme le morceau

de pain pourri que j'avais dégotté dans la cuisine.

Elle était folle, absolument déchainée. Les deux vieux

s'étaient levés et tremblaient de tous leurs membres.

Je ne sais pas du tout ce qu'elle a pu leur dire, je suis

sûr, Georgette, que tu ne t'en souviens même plus

toi-même. Elle a été jusqu'à leur reprocher de nous

avoir fait mourir de faim. J'avais commencé par

vouloir l'arrêter, mais, comme elle ne m'écoutait pas,

je me suis mis de la partie et j'ai fait chorus avec elle.

...Puis elle m'a entraîné, nous sommes sortis sans

leur dire bonsoir, nous avons descendu l'escalier

en trombe et nous nous sommes précipités dans

une voiture. Il n'y avait pas de restaurant dans ce

sale quartier, mais nous avons fini par trouver une

brasserie et par nous appuyer tout son stock de viande

froide... Ce que nous avons pu en cacher ce soir-là !

Le patron et les garçons faisaient cercle autour de

nous pour nous regarder manger... Je crois même

qu'il y avait de la foule arrêtée devant la brasserie !

Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que le père Rondin a

été tellement impressionné par la dégelée que nous lui

avons servie, qu'il m'a désigné pour cette place, soi-

disant donnée le matin à un autre ! Il a eu certaine-

ment peur d'une vengeance de ma part ! et j'ai été

nommé, grâce à mon accès de sauvagerie, à cet emploi

délicat, qui exigeait des qualités exceptionnelles de

patience et d'aménité...

La Faim,

nouvelle de Tristan Bernard (1866-1947),
est un extrait du recueil *Le Taxi fantôme*

paru aux éditions Flammarion,
à Paris, en 1919.

ISBN : 978-2-89668-776-3

© Vertiges éditeur, 2019

— 0777 —